

**HUG Annette**  
**Tiefenlager / Le Grand Enfouissement**

**Original / Original: Tiefenlager**

Verlag Das Wunderhorn, Heidelberg, 2021

220 pages / Seiten

€ 24.00

ISBN 978-3-88423-650-5

[www.wunderhorn.de](http://www.wunderhorn.de)

**Traduction / Übersetzung: Le Grand Enfouissement**

Éditions Zoé, Chêne-Bourg, 2023

Traduit par / übersetzt von Camille Luscher

256 pages / Seiten

CHF 32.00

ISBN 978-2-88907-204-0

[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

**L'auteure**

**Annette Hug** est née en 1970 à Zurich. À 20 ans, elle milite activement pour le droit des femmes et fait la connaissance de groupes militants aux Philippines. Elle décide alors d'y poursuivre ses études d'histoire et quitte Zurich pour l'Université de Manille, l'une des rares à proposer un cursus de Women and Development Studies au début des années 1990. Elle apprend le tagalog, s'engage parmi les associations féministes et noue avec le pays un lien étroit. De retour en Suisse après ses études, elle enseigne à l'université, travaille comme secrétaire centrale dans un syndicat, et écrit pour différents journaux.

Elle vit aujourd'hui entre Zurich et un petit village dans le Jura.



© Florian Bachmann



© Wiktoria Bosc

**La traductrice**

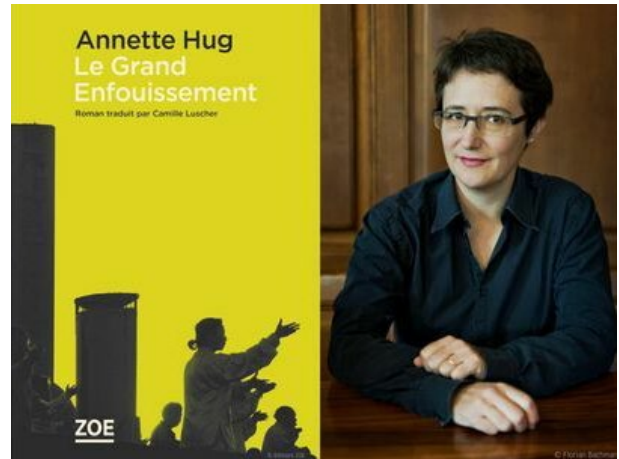
**Camille Luscher**, née en 1987 à Genève, vit aujourd'hui à Lausanne, après des séjours répétés à Berlin et à Berne. Après des études de langues et littératures française et allemande, elle fait un Master CAP (Contemporary Art Practice) à la Haute école d'art de Berne. Elle traduit principalement des auteurs suisses, et publie régulièrement ses traductions dans les revues et journaux (Le Courrier, Viceversa Littérature).

Elle travaille en parallèle au Centre de Traduction Littéraire de Lausanne et collabore à différents festivals et manifestations littéraires. Camille Luscher est membre de l'Association des Auteurs et Autrices de Suisse (AdS) et dirige le Domaine allemand des éditions Zoé.

**Annette HUG**

*Le Grand Enfouissement*

Ils sont cinq, venus des quatre coins du monde, réunis pour une mission cruciale : alerter les générations du futur sur le danger des déchets nucléaires. Ils ont créé un ordre érudit, une organisation sociale subtile et équilibrée. Leurs journées sont rythmées par des rituels et des leçons, dans lesquelles chacun se retrouve tour à tour enseignant et enseigné. Petit à petit l'ordre s'est agrandi, bientôt dix novices les ont rejoints. Mais comment résister face aux intérêts politiques et aux logiques de profit qui affluent de l'extérieur ? Annette Hug livre un récit visionnaire porté par la foi en le pouvoir de la littérature.



**Médias**

<https://www.youtube.com/watch?v=o8Sj0V-kNns>

<https://www.youtube.com/watch?v=6RYSmfwfTo>

*Le Monde*

"Comment le roman, genre du possible, peut-il encore porter l'histoire d'une humanité entrée dans l'ère de sa propre fin ? En croisant l'utopie et la dystopie, comme le faisait déjà H. G. Wells en 1914 dans *La Destruction libératrice* (*The World Set Free*), premier roman (étonnamment prophétique) de la radioactivité, *Le Grand Enfouissement* indique de façon très créative des micromanières de réparer les plaies de la Terre. On peut lutter localement contre la rentabilité et l'optimisme technologique en formant des petits ordres qui se transportent ensuite dans d'autres localités du monde sans se mondialiser. On peut prendre soin des autres en échangeant les places et en renonçant au pouvoir. Surtout, on protège les langues et leur différence contre l'appauvrissement représenté par la langue unique du marché unique. Annette Hug, dont le précédent roman se passait aux Philippines, a appris le tagalog, la langue la plus parlée de cet archipel, elle connaît aussi le chinois et plusieurs langues européennes, en particulier toutes celles de son pays d'origine, la Suisse.

Elle nourrit son écriture de sinogrammes, de mots étrangers, de structures empruntées à ces langues différentes qui symbolisent chacune à leur manière les paysages, les relations et les gestes. (...) La traductrice Camille Luscher rend compte de ce phénomène en français de manière très inventive : l'étrangeté ne vient pas de ce que nous lisons en traduction, mais bien d'une langue littéraire qui accueille les autres avec beaucoup de naturel." Tiphaine Samoyault

L'Echo Magazine

"La Zurichoise propose avec Le Grand Enfouissement un roman qui tourne le dos au catastrophisme. Elle propose une démarche constructive. Voilà un adjectif rarement accolé au nucléaire, du moins dans la littérature de fiction. (...) Annette Hug dessine des pistes pour un futur aussi bien proche que lointain, court-circuitant la mondialisation effrénée par des circuits locaux inventifs. Cela n'est pas évident, et l'ordre simili-monastique (en rien religieux, platement séculier) composé de ses protagonistes a fort à faire. Le roman de l'écrivaine zurichoise refuse le pessimisme de la dystopie en osant une utopie très relative, en tout cas préservée de tout cauchemar, de toute déviance. Il ne faut toutefois pas y chercher des solutions. Plutôt des stimuli citoyens." Thibaut Kaeser

Le Quotidien Jurassien

"C'est une utopie communautaire que décrit l'écrivaine zurichoise Annette Hug dans son dernier livre, Le Grand enfouissement. Sans naïveté, mais en faisant ressortir la part d'humanité des cinq personnages ballottés par l'imprévu. Le texte, qui n'a pas de vocation scientifique, politique ou moralisatrice, touche avec sensibilité à la problématique de l'enfouissement des déchets nucléaires à travers le prisme des risques pour les générations futures et surtout, à la transmission des connaissances sur le temps long." Josué Merçay

24 heures

"Annette Hug estime qu'« aujourd'hui, les frontières de genre entre le populaire et le prétendu sérieux sont rompues. On a tellement peur de l'avenir qu'il est presque impossible de ne pas écrire de science-fiction. » (...) Lors d'une visite dans le laboratoire souterrain de Mont Terri, près de Saint-Ursanne, l'écrivaine zurichoise Annette Hug a entendu parler de l'idée de fonder un monastère pour préserver ces connaissances. « Au début, j'ai trouvé cela absurde, puis ça m'a passionnée, au point que je pouvais m'imaginer intégrer un tel ordre.

C'est devenu une sorte d'obsession, mes personnages sont arrivés, je me suis mise à vivre et à penser avec eux. » (...) « Le grand enfouissement » ne se lit pas comme un roman d'aventures linéaire mais comme un récit complexe et elliptique, dans lequel Annette Hug mobilise la langue et la culture pour tourner et retourner la question sous tous les angles. Et c'est passionnant." Caroline Rieder

Le Courrier

"Foissonnante et audacieuse dans sa forme, cette fresque polyphonique met en scène cinq personnages d'horizons divers engagés dans la création d'un ordre érudit visant à assurer de génération en génération la transmission d'une mémoire décisive pour l'humanité. (...) Porté par un souffle épique aussi bien qu'ancré dans un lyrisme de la nature, ce roman qui valut à son autrice le Prix Schiller 2022 impressionne par la maîtrise de sa narration : le récit de la vie courante de l'ordre alternant avec des flashbacks biographiques et des scénarios d'anticipation pris en charge par chaque protagoniste. Un savant montage oscillant entre fiction dystopique et musique du quotidien, servi par une écriture souple et elliptique au besoin." Maxime Maillard

# Annette Hug

## Le Grand Enfouissement

Roman traduit par Camille Luscher

**ZOE**

ANNETTE HUG

## Le Grand Enfouissement

Traduction de l'allemand par Camille Luscher

**ZOE**

*Domaine alémanique dirigé par Camille Luscher*

*Ce livre paraît avec le soutien de Pro Helvetia, fondation suisse pour  
la culture, et avec l'aide de la Fondation ch pour la collaboration  
confédérale, grâce au soutien des 26 cantons.*

**ch** COLLECTION  
Littérature de la Suisse  
en traduction  
**prohelvetia**

Titre original: *Tiefenlager*  
© Verlag Das Wunderhorn, 2021

La version française présente quelques variantes par rapport  
à l'original; ces nuances sont le fruit de discussions  
entre l'autrice et la traductrice.

Pour la traduction française: ©Éditions Zoé,  
46 chemin de la Mousse  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2023  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)  
Maquette de couverture: Notter + Vigne  
Illustration: © Qilai Shen/Panos Pictures  
ISBN 978-2-88907-204-0

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

大隱隱朝市

*Les vrais ermites se cachent dans la ville.*

Wang Kangju

Bientôt nous travaillerons en paix. Sous d'autres toits. Nous ne recommencerons pas de zéro, car la règle de l'ordre est énoncée. Dictée par nos erreurs. Les chiffres aussi ont été ajustés. Ce que nous avons échangé jusqu'ici, à voix basse ou dans nos discours, les savoirs partagés, toutes nos notes, tous nos calculs et nos chants, nos rêves et nos projections, je vous le livre dans ces pages.

## Une idée

C'est par un heureux hasard que tout a commencé. À Hong Kong, le cadre idéal, car beaucoup de chemins s'y croisaient. On y venait de partout, on en partait dans toutes les directions. Ce jour-là, des femmes en survêtement occupaient l'espace dans le centre-ville, entre les gratte-ciel : les trottoirs, les parcs, les bancs publics, les passages souterrains et jusqu'à la Chater Road, qui était fermée à la circulation. Assises sur des cartons ou dans des tentes, enveloppées de couvertures et parées de bonnets, elles affrontaient le vent devenu particulièrement froid en ce mois de janvier. D'étranges variations thermiques faisaient dégringoler les bourrasques entre les hautes façades ; elles tourbillonnaient en frôlant le bitume. Le passage piéton sous la tour HSBC était une vraie soufflerie.

Les femmes en survêtement étaient des employées de maison, venues de pays voisins plus au sud. Le dimanche était leur jour de congé, et comme elles n'avaient aucune pièce à elles, elles passaient des heures dans le centre. Pour tout siège, les cartons, qui servaient aussi de murs. Les parois étaient cousues avec ces planchers de fortune,

et les femmes se rassemblaient dans ces chambres à ciel ouvert, en pleine rue. On entendait des murmures, de la musique crachée par les téléphones portables, bien souvent un rire éclatait dans l'une ou l'autre de ces cabanes.

Le passage sous voie reliant Chater Road et la promenade au bord de l'eau était très prisé lui aussi. Des femmes s'y massaient mutuellement le dos, réchauffant l'atmosphère avec leurs bouteilles thermos et leurs radiocassettes démesurées. De là, un ascenseur vous propulsait hors de l'agitation humaine jusqu'à une passerelle offrant une vue dégagée sur la rive et l'eau perlée de la baie. À l'arrière-plan, l'éclat mat des façades de Kowloon. Des escaliers roulants permettaient ensuite de redescendre sur de larges pelouses. D'autres gens s'y trouvaient, en petits tas, blottis les uns contre les autres, tandis que des groupes plus fournis affrontaient le vent et le froid sur un rythme cadencé. Leurs chorégraphies, d'une précision millimétrée qui n'enlevait rien à l'élégance, les faisaient bondir, balancer les bras vers l'avant, pencher la tête de gauche à droite et taper des pieds sur place. Le vent hachait la musique qui accompagnait leur danse.

Au bord de l'eau, quatre silhouettes se détachent nettement des autres. Leurs mouvements ne cadrent pas avec le décor. Tout devant, quelqu'un exécute les enchaînements typiques des premières heures du matin dans un parc municipal chinois. Difficile d'estimer l'âge de cette personne, une mèche bleu vif traverse ses cheveux noirs, coupés court. Les bras se meuvent avec une lenteur presque intolérable, écartés dans le prolongement des épaules, et le torse pivote à gauche, puis à droite. Des exercices de retraités qui dégagent un calme singulier dans le vent et les bribes de musique. Dans son dos, les trois suiveuses ont du mal à garder le rythme, elles se trompent de direction et soulèvent un pied à la place de l'autre. Et pourtant,

grâce à son guide, une grande harmonie émane du petit groupe.

Une femme en costume-pantalon emprunte les escaliers roulants et traverse la pelouse avec ses chaussures trop chics. Elle vient se ranger directement derrière le guide à la mèche bleue. Son sac à main glisse sur le sol; elle plie légèrement les genoux, largement campée sur ses jambes, et bientôt, elle aussi se trompe de pied et de direction.

Le guide termine ses exercices, se retourne et se fige de surprise, les yeux posés sur l'étrangère. Comment s'appelle-t-elle déjà, Pierina, Pina – Petra peut-être? Et surtout, comment a-t-elle atterri sur cette pelouse à Hong Kong?

« Betty Wang? » demande la femme en complet. Elle s'appelle bien Petra.

Des années auparavant, elle s'était occupée de micro-crédits à Manille, des prêts péniblement arrachés aux coopératives de crédit des quartiers pauvres. Dans un bureau climatisé, elle reportait dans des tableaux Excel les colonnes de chiffres de listes manuscrites, traduisait des requêtes et des rapports d'évaluation dans un jargon européen. À côté d'elle, une étudiante en soins infirmiers recopiait des procès-verbaux contre un peu d'argent: Betty Wang. Elles avaient à peine vingt ans. La guerre froide venait de prendre fin.

Et voilà que vingt-cinq ans plus tard, toutes deux quittent la promenade au bord de l'eau pour s'engouffrer ensemble dans un café de Hong Kong. Attablées dans une niche dissimulée entre deux étagères remplies de livres, elles s'efforcent de faire remonter leurs souvenirs. Quand elles avaient fait connaissance, un volcan dans les environs de Manille était entré en éruption. Un étrange silence s'était installé sur la ville. À l'extérieur, les cheveux



se couvraient de blanc. Des villages entiers avaient été engloutis sous des torrents de boue. Un nuage gris gommait les avions de combat américains stationnés sur une base au pied du volcan. Betty et Petra avaient pris un bus à travers la campagne. Pour aller où, elles ne le savent plus. Elles se souviennent seulement de leur somnolence alors qu'elles se laissaient couler dans les sièges rembourrés. Et que ça leur avait plu d'avoir soudain les cheveux blancs. Elles auraient bien aimé avoir aussi la connaissance et la sagesse, pour prédire les éruptions volcaniques, les violences militaires et la colère du peuple.

Sur le plan personnel, Petra s'est toujours laissé guider par ses états d'âme. C'est par amour qu'elle avait atterri à Manille. Dans le bureau climatisé où elle avait rapidement trouvé du travail, elle avait pu se délester d'une peur très ancienne. Une bonne partie de son enfance avait été marquée par la certitude qu'une guerre nucléaire mettrait un terme prématuré à sa vie. On annonçait une bombe. Des foyers d'incendies dévasteraient le continent européen, avait-elle entendu, et chaque coup de tonnerre réveillait en elle la crainte de voir le ciel s'enflammer. Pendant des années, désamorcer les bombes atomiques lui avait paru la chose la plus importante au monde. Alors, de voir les avions militaires de la base américaine près de Manille disparaître ainsi sous un nuage de cendre l'avait remplie d'une grande joie. Elle pensait avoir une vague idée des lois qui reliaient le cours de la Bourse aux famines et aux interventions militaires, et, en remplissant les tableaux Excel, elle s'était rendu compte qu'elle faisait bien plus confiance aux chiffres, vérifiables, qu'à n'importe quel mot. Quand l'argent transitait réellement, changeait de propriétaire et que des dépenses inespérées pouvaient d'un coup être financées, Petra entrevoyait le sens profond de toute chose, une douceur et des possibilités de

bonheur. Elle avait la ferme intention de travailler, ligne budgétaire par ligne budgétaire, pour réduire à néant le déséquilibre dans la répartition des richesses. Et puis elle avait trouvé des amies. Des étudiantes et des étudiants se réunissaient dans des gargotes et des jardins privés. Ils venaient de la ville, de la province ou d'outre-mer, ils étaient juristes sur le point de défendre leurs premiers cas, filles de familles pauvres en recherche d'emploi, apprenties expertes venues du Japon, du Népal ou du Vietnam, ou encore économistes rebelles; tous parlaient plus ou moins anglais ou tagalog. La plupart s'opposaient au gouvernement qu'ils tenaient pour lâche et corrompu. Ils s'organisaient en rangées de quatre, les bras douloureusement crochetés, dans le viseur des policiers armés, et ils passaient des nuits entières à discuter; on pouvait digresser dans ces gargotes et ces jardins, perdre le fil de son récit, quelqu'un finissait toujours par le reprendre et la discussion revenait à la question essentielle: que faire? Puisque la guerre froide était terminée, l'espoir s'éveillait dans certaines régions du monde, à Manille par exemple, de voir s'inaugurer une grande paix. On observait les massacres lointains avec incrédulité.

À leur rencontre, les cheveux noirs de Betty Wang lui descendaient jusqu'à la taille. Elle poursuivait ses études d'infirmière et voyait venir avec des sentiments mêlés son futur quotidien en uniforme vert clair. Quand tout le monde se mettait à danser dans les jardins, elle restait à l'écart, figée et silencieuse. Mais si la nuit s'éternisait, sa langue parfois se déliait. Un soir, elle dit très distinctement que pour rien au monde elle n'accepterait de recourir aux armes. Petra se souvenait d'une dispute: une femme un peu plus âgée s'était moquée de Betty, celle-ci avait répliqué vertement, éructant des mots que des années de déférence avaient entravés. Et, comme Petra, elle passait

parfois la nuit dans le bureau. On déroulait des nattes sur le sol d'une arrière-salle. Trois enfants et leur mère y dormaient aussi. Des petits, même pas huit ans, qui sautaient partout comme si le sol dur avait été un trampoline et se laissaient tomber sur les femmes qui croassaient en guise de protestation. Ils ne s'endormaient pas avant de s'être cognés au moins une fois contre un mur et d'avoir pleuré à gros sanglots. À Hong Kong, dans la petite niche dissimulée au fond du café, tous ces souvenirs reviennent aussi à Betty.

Avec la fin de la guerre froide, les troupes américaines s'étaient retirées des Philippines. Les patriotes de tous bords avaient célébré leur départ, avec eux les associations de femmes et les coopératives de crédit. Ça avait été la fête dans les bureaux. Puis des mères s'étaient présentées à leur porte : « Nous nous sommes faites vos alliées pour chasser les Américains, et à présent nos enfants meurent de faim. » Fuyant les bars des bases militaires désertées, elles avaient rejoint la ville et trouvé à se loger dans des arrière-salles, assumant les tâches domestiques qu'il fallait bien effectuer dans les bureaux aussi. La nuit, elles étendaient des nattes sur le sol et accordaient l'asile aux jeunes employées, à qui on déconseillait alors de prendre la route. Petra et Betty redoutaient toutes deux de rentrer au milieu de la nuit ; des policiers faisaient la chasse aux jeunes femmes qui terminaient leur service entre onze et une heure du matin. À Hong Kong, c'est sans plus trembler qu'elles se remémorent la série de meurtres. Leur peur s'est dissoute dans le souvenir des gamins rieurs et bondissants.

« Terriblement mal élevés, ces gosses », dit Betty.

Petra évoque rapidement ses étapes professionnelles, elle a souvent changé de poste. À quarante ans, elle s'est mise à son compte, comme conseillère. Elle calcule les

perspectives d'avenir et le capital vieillesse, voyage de pays en pays. Vient souvent à Hong Kong. Même dans son pays, elle vit dans une pension.

Leurs mères à toutes les deux sont décédées. Petra dit que l'air qu'elle respire est comme moins dense depuis. Betty acquiesce, elle semble connaître aussi cette sensation.

« Et les amours ? »

Betty secoue la tête, revient à l'arrière-salle du bureau qu'elles avaient partagé : « Il y avait cette petite fille aussi... »

— Est-ce qu'elle s'appelait Baby Lu ?

— Les garçons s'étaient endormis et elle s'est levée avec précaution. Elle est venue vers nous et tout doucement, dans un chuchotement presque, elle a dit : « Devinez qui je suis ! » Elle semblait elle-même curieuse de la réponse. Comme si elle se demandait si elle n'allait pas devenir quelqu'un d'autre d'un seul coup. Et avant que nous ayons pu répondre, elle a dit : « Je suis... » en retenant son souffle. Un seul mot, et elle aurait un autre corps. « Je suis un oiseau ! » Elle a écarquillé les yeux et écarté les bras. Et nous, tout bas, pour ne pas réveiller les garçons, on lui a dit : « Bonne nuit, madame l'oiseau ! » J'y ai repensé très souvent ; la lueur qu'elle avait dans les yeux ! Je l'ai enviée aussi, pour le frisson et le courage avec lequel elle a dit : « Je suis un oiseau. » Elle le répétait sans cesse, vingt, cinquante fois. Et la magie ne pâlisait pas. »

Petra ne se souvenait pas de cette scène, mais elle revoit très distinctement le visage de la petite fille. Dans cette arrière-salle, le cours des choses semblait suspendu, comme toutes les forces inéluctables et destructrices qui commençaient à agir : les meurtres, le retrait des troupes, les discours vociférés d'une voix rauque. Betty avait voulu se tenir à l'écart du bouillonnement politique. Elle avait quitté le bureau pour se consacrer à son métier aux

horaires irréguliers mais stricts. Petra ne peut s'empêcher de ressentir une pointe de jalousie quand Betty raconte avoir travaillé quinze ans dans le même hôpital :

« Ce que j'avais à y faire était toujours nécessaire.

— Et aujourd'hui, à Hong Kong ?

— Pas de comparaison possible. »

Pour la première fois, les yeux de Betty brillent, comme si elle se retrouvait à nouveau prête à se disputer au milieu d'un groupe très attentif. Hong Kong est un patient aux soins intensifs, déclare-t-elle, sous perfusion, maintenu en vie par des pompes, des reins artificiels qui réclament constamment des dialyses, un apport en oxygène, des impulsions pour le cœur. Si on éteignait toutes les machines en même temps, le patient mourrait sur le coup. Il fallait une transition douce pour trouver une respiration naturelle. Comme partout. Elle esquisse l'idée d'un monde sortant doucement de sa surchauffe artificielle, elle a l'air d'y croire. Elle se verrait bien travailler dans un hôpital high-tech, dit-elle, ou pourquoi pas dans une organisation internationale, peu importe où. Voilà deux ans qu'elle ne porte plus l'uniforme, professionnellement en suspens. Hong Kong n'est pas le bon endroit pour la vie telle qu'elle l'a rêvée.

« On pourrait fonder un monastère toutes les deux », dit Petra.

C'est comme ça que nous avons vu le jour. Si Betty avait ri à ce moment-là, froncé les sourcils ou fait la grimace, nous n'existerions pas. Mais elle a regardé Petra d'une mine impassible et cependant ouverte, autrement Petra n'aurait pas trouvé le courage de lui exposer le plan que, depuis un jour et une nuit, elle s'était mise à considérer. Depuis que, dans un moment de faiblesse, elle s'était sentie investie de cette mission.

Petra était venue à Hong Kong pour parler de l'avenir des rentes de retraites, dans différentes langues. Les pronostics différaient beaucoup. Des chiffres que personne ne pouvait justifier étaient projetés au mur, accompagnés de paroles énergiques, d'accents emphatiques. Petra se morfondait. Elle avait écouté sans intérêt, avant de prendre la fuite, errant entre les étages d'un gratte-ciel qui faisait penser à un HLM – pourtant, nous raconterait-elle plus tard, elle ne s'était pas sentie perdue, une curiosité neuve l'avait poussée à observer les restes de scotch jauni sur les murs et à ouvrir la première porte qui s'était présentée, pénétrant dans un passage commercial au sol miroitant, et, dans un nuage de parfums, elle avait retrouvé le quartier des fêtards, où les tabourets vides d'un bar mexicain lui faisaient de l'œil. Un autre participant au congrès y avait déjà pris place, une vieille connaissance de Petra, spécialiste du calcul des probabilités. C'est lui que, plus tard, nous appellerions « le référent », et il viendrait un temps où on ne pourrait plus prononcer son nom sans l'assortir d'un juron.

À Hong Kong, Petra avait partagé avec lui une bouteille de vin, puis des digestifs plus corsés. L'alcool faisait dérailler les statistiques, les pensées sautillaient d'un point à l'autre. Ils se l'étaient avoué ce soir-là, c'était par jeu seulement qu'ils continuaient tous les deux à chercher des lois pour communiquer en formules claires l'avenir des indemnités de chômage, les taux de mortalité et le cours des intérêts. Quand, le plus sérieusement du monde, on prétendait leur faire connaître l'évolution du revenu médian au nombre et à la virgule près, ils souriaient d'un air las. La vieille connaissance avait écouté patiemment Petra évoquer un écrivain de la Chine antique qu'elle était en train de lire. Un fonctionnaire envoyé en exil, un fou qui ne savait même plus qui

il était. Avec l'avènement des empereurs dans l'empire du Milieu, les sujets subalternes étaient démis de leurs fonctions et envoyés dans des provinces reculées. Où ces exilés découvraient enfin la pluie et le clair de lune. Ils écrivaient de très beaux livres. Petra avait avoué son souhait absurde de se voir elle aussi démise de ses fonctions par un empereur. Des joueurs de rugby rugissaient à la table à côté.

« Mais tu ne peux pas laisser tomber les institutions », rétorqua le spécialiste en probabilités.

Un consortium pour lequel il travaillait parfois était sur le point de mettre en place une solution définitive à un vieux problème. Il parla d'énergie et de matière. Petra se secoua, s'efforçant de graver dans son esprit les phrases qui venaient d'être prononcées, mais elles s'effaçaient déjà. Elle ferma les yeux et eut la sensation de tomber dans un trou. Le spécialiste décrivait des cavernes. Elle ne se réveilla tout à fait qu'en sentant sa main peser sur son épaule. Elle leva les yeux et le regarda en face. Il disait : « Vraiment. Tu peux mener une vie paisible tout en sauvant le monde. Réfléchis-y. »

Le lendemain matin, Petra avait trouvé dans sa boîte mail le projet du consortium nucléaire. Elle l'avait parcouru au petit-déjeuner. Après les problèmes techniques, il s'agissait de relever les défis humains :

« *Vision*: Aucun être humain ne devra trouver la mort à cause des radiations d'un stockage définitif de déchets atomiques. » Elle se souvenait vaguement qu'il avait été question d'exceptions, la veille dans le bar, et d'atteinte aux souris. Le mot « victime » flottait désagréablement dans sa mémoire : *Opfer* en allemand, le même mot que pour « sacrifice ». Plusieurs passages suivaient ensuite, qui abordaient les aspects concrets, parlaient « d'*outcome* », de résultats, et de « valeurs limites » ; de la nécessité

d'informer les générations futures, les peuples ou les espèces à venir, de la dangerosité des déchets radioactifs. La question fondamentale était : comment ?

« *Ways and means* : en vue d'atteindre ces objectifs, nous préconisons la création d'un ordre. »

L'auteur s'autorisait ici une digression historique, et Petra avait lu l'histoire de ces moines itinérants irlandais qui avaient fondé des abbayes hors du temps dans une Europe dévastée. « Un monastère est à ce jour la méthode la plus sûre pour sécuriser le savoir et en assurer la transmission de génération en génération », disait le projet. « Ambition temporelle : un million d'années. » La durée nécessaire pour que les radiations cessent d'être dangereuses. Un ordre monastique était seul à même de subsister à travers les âges afin d'avertir sur les dangers inhérents au stockage définitif : tremblements de terre, ignorance, rivalités ou chute de météorite, corrosion.

« *Do no harm* : le consortium met un point d'honneur à ne pas ajouter de nouveaux risques par la mise en place de cet ordre savant. Toute forme de fanatisme est à éviter. » Il était exclu de se rallier à des organisations existantes. « Le respect de la science est primordial », avait martelé sa connaissance dans le bar avant d'en venir au fait, la main crispée sur son verre. Elle, Petra, avait le profil recherché pour relever le défi, elle correspondait, peut-être pas en tous points, mais bien à une majorité des critères. Elle s'y connaissait en calcul de probabilités, elle avait une expérience de la direction, ne manquait pas d'imagination, et puis elle était libre, sans attaches, à l'aise dans les milieux économiques, capable aussi bien de gestion d'entreprise que de gestion domestique ; il fallait développer un quotidien, une autonomie, le but fixé par le consortium était que l'ordre atteigne l'indépendance financière au bout de deux ans.

Dans le café, Betty Wang lut à son tour l'esquisse du projet. Sur le petit écran du téléphone de Petra, les intertitres apparaissaient en vert vif. Betty hocha la tête à plusieurs reprises, elle sourit aussi. Finalement, elle dit qu'elle voulait bien y réfléchir et demanda : « Quel nom il porterait, cet ordre ? »

— Je ne sais pas.

— Les gardiens du feu éternel ? »

Petra secoua la tête, hésitante.

### 3

## Un début

En Europe, le référent proposa des négociations. Il présenta un lieu. Petra ne demanda pas de changer le nom provisoirement choisi par lui dans les contrats qui la liaient au consortium. Mais elle ne le prononça jamais devant Betty quand elles réfléchissaient à l'ordre qu'elles étaient sur le point de fonder. Jamais il ne fut question du « Groupe de travail pour la sauvegarde transtemporelle de compétences ».

« Le cercle du merle », peut-on lire dans son journal. Il contient peu de notes au sujet des décisions prises, beaucoup sur la nature. À l'été quinze, Petra visita pour la première fois ce qui allait devenir le cloître de l'ordre. Elle s'y rendit souvent jusqu'à l'emménagement, elle aimait s'asseoir dans les environs, sous un grand conifère. Dans ces pages, elle retrace les deux premières années de la vie de l'ordre sous forme de brèves observations.

Un long été, très sec, aux poires vidées avant de mûrir par des guêpes voraces, avait préludé à l'automne, et puis l'hiver s'était fait attendre. En janvier, l'herbe poussait encore, des campagnols s'étaient glissés dans les ruches et,

sans faiblir sous les piqûres, avaient englouti les rayons de miel. Petra attendait le printemps avec impatience. Mais l'hiver avait fini par se décider, la neige tomba jusque tard dans le mois d'avril. Petra passait des heures assise sous les fleurs fragiles d'un mirabellier, à rêver en frissonnant d'un cycle annuel capable d'élever l'ordre hors des aléas du temps. Les fleurs reviendraient chaque printemps, et on pourrait toujours prendre le temps de les admirer :

« Chaque année, on retrouverait les étoiles filantes en été, pendant une nuit au milieu du mois d'août, le ciel s'éclairerait et, de partout, des perséides tombant en suites dispersées annonceraient les bonheurs à venir. En automne, on pourrait faire quelques récoltes, on ne se laisserait pas abattre, on ferait la fête aux patates et on remettrait les fruits, la boisson coulerait à flots sous la lune qui, en septembre, en octobre et en novembre, paraît plus grosse et plus distincte dans le ciel. »

Quand Betty accepta de s'installer en Europe, Petra fut nommée administratrice d'une « personne morale ». Le référent promit d'agir en ange gardien auprès du consortium et de représenter les intérêts de l'ordre dans les hautes sphères. Le cloître était situé dans une ancienne carrière, dissimulée dans la forêt, à l'écart des cultures. À l'entrée de la fosse, des éboulements avaient provoqué des glissements des deux côtés, enfermant presque le vieux corps de ferme ; le seul versant ensoleillé, un pierrier en forme de cône, avait été aménagé en terrasses par le paysan qui avait habité là. Un fou, disait-on dans le village, et un traître, sinon, jamais de son plein gré il n'aurait vendu ses terres au consortium.

Betty et Petra ont donc emménagé en octobre de l'an quinze. Au début, elles se baptisaient *die Müllmänner*, « les éboueurs ». Betty apprenait l'allemand. « On est les éboueurs », disait-elle souvent sur un ton légèrement

ironique, mais ça a changé quand les premiers hommes sont arrivés, ils ont choisi pour l'usage quotidien une formulation épïcène, préférant l'anglais *trashers* et *dumpers*. Les déchets atomiques, qui sont la raison d'être de l'ordre, sont nommés parfois déchets, parfois ressources, résidus, rebuts, ordures, débris, chutes, dépôts, camelotes, *rubbish*, *waste*, gravats, ramas ou tout simplement « restes ». Jamais, comme il a été prétendu plus tard, un membre de notre ordre ne se serait mis à parler de « reliques ».

Sous le cloître, une sombre couche rocheuse s'étend en profondeur. Elle est vieille de 174 millions d'années, et malléable. C'est une roche aux propriétés merveilleuses et au joli nom : l'argile à Opalinus. Si l'on creuse une caverne dans cette couche rocheuse et que l'on y dépose un conteneur, qu'on y coule encore une couche d'isolation étanche, la roche se gonflera un peu. Elle isolera complètement le contenu radioactif, à la façon d'un ventre ancestral.

Il y a des dizaines de millions d'années, cette couche sombre s'est soulevée ; des chaînes de montagnes parallèles se sont formées en même temps. Les glaciers se sont étendus depuis le sud, recouvrant la région. Les pierres qu'ils charriaient avec eux sont restées quand ils ont fondu. Des collines de moraines s'étendent maintenant en travers ou parfois le long des chaînes de montagnes plus anciennes, modelant un paysage vallonné et confus, aux goullets plus ou moins étroits. Les rivières et torrents ne s'en tiennent pas aux gorges déjà tracées, l'eau jaillit entre les collines et grignote des chemins qui finissent par former de nouveaux vallons ; seule l'argile à Opalinus reste paisible, profondément enfouie, roche d'accueil. C'est elle qui engloutira les déchets radioactifs, leur offrant pour toujours un confinement sûr.

Les travaux devraient commencer dans une dizaine d'années au sud du Rhin, qui traverse lui aussi ces vallons. À moins que les plans du consortium ne soient contrés par des difficultés d'ordre économique ou par un référendum. Depuis peu, nous savons qu'un dépôt définitif pourrait aussi être pratiqué au nord du Rhin, dans une roche argileuse. Tout autour du globe, les cartels cherchent des lieux sûrs. Et nous nous tenons prêts à livrer la documentation complète. Nous nous concertons pour trouver la meilleure façon d'instruire les générations futures des propriétés de ce dépôt profond. Dans un code universel? Dans toutes les langues possibles et imaginables?

Nous suivrons de loin le rugissement des machines dans notre vieille carrière, car nous nous sommes dispersés avant l'heure. Répartis sur trois continents, nous observons strictement notre emploi du temps en nous remémorant une phrase prononcée par Petra sous le mirabellier en fleurs: «Si on pouvait durer, ce serait déjà un bon programme.»

Toutes et tous, nous avons encore notre cloître en mémoire, nous en rêvons. C'est Kurt qui le connaissait le mieux. D'abord engagé comme concierge, comme simple employé, il est devenu membre à part entière de l'ordre, par dévotion. Il travaillait au simulateur avec Anatole, le quatrième arrivé. Quand les pionniers ont décidé de nommer leur fonction, il a reçu le titre de «machiniste». Il s'occupait du domaine et de tout ce qui allait avec.

Le paysan à qui avaient appartenu les lieux avait été encouragé dans les années 1960 à quitter sa petite maison villageoise pour s'équiper en matériel technique plus performant. Comme il ne voulait pas construire en zone agricole, il avait investi l'ancienne carrière, où il avait installé un hangar à tracteurs, une grande étable et une maison pour sa famille. Celle-ci s'est bientôt révélée trop petite

pour notre ordre. En prévision de l'arrivée d'Anatole, Kurt a transformé la cave, et quand Céline s'est proposé de les rejoindre, le grenier à son tour a été isolé et équipé confortablement. Petra prêtait main-forte à Kurt là où elle pouvait, Betty s'occupait du jardin. Ils ont étudié, beaucoup lu, écrit, calculé. Les Cinq Premiers parlaient du principe qu'ils n'en sauraient jamais assez. Ils voulaient tout comprendre et ils étaient heureux de disposer d'autant de temps.

«Un monastère n'est pas un mouiroir du savoir, disaient-ils aux nouvelles recrues. Chaque génération devra traduire, enrichir et vérifier. À nous de trouver les langues adéquates.»

L'été seize a vu débarquer dix nouveaux arrivants. Nous sommes venus compléter les différents offices, pourvoir de nouveaux fonds et apporter un regain d'activité, approfondir la recherche, la modélisation et le jardinage. Des querelles ont éclaté, mais on se réconciliait bien vite. Nous avons commencé à rédiger notre règle. La plupart d'entre nous n'ont pas du tout vu venir le conflit qui menaçait nos relations avec le consortium. On était peu nombreux à être informés des messages que s'échangeaient Petra et le département financier de nos commanditaires. Jusqu'au jour où ils ont annoncé que notre tentative avait échoué. C'était alors le printemps dix-sept. L'entité qui nous avait conçus nous paraissait très, très loin. Entre nous, le consortium était évoqué avec mépris. On ne prononçait même plus le nom du référent. Ceux qui prétendaient nous évaluer n'avaient pas la moindre idée de ce qui se tramait chez nous. Ils n'entendaient rien à la profonde signification des vœux formulés, ils ne savaient pas ce que ça veut dire de dédier le reste de sa vie à une tâche. Ils ne pouvaient pas se débarrasser de nous comme ça.

Aujourd'hui, nous avons pris notre indépendance et de nouvelles sœurs et frères nous rejoignent. Quiconque s'épuise à survivre entre une agitation panique et un immobilisme angoissé trouve auprès de nous un îlot de raison. Nous étudions et travaillons. Notre motivation se trouve au cœur des œuvres de Irmtraud Morgner et d'Alexandre Kluge, des textes en chinois classique de Tchouang-Tseu, nous la puisons dans les lentes gesticulations des cérémoniaux matinaux, dans les devises et les leçons, dans la règle de notre communauté. L'édition augmentée du « Grand recueil de formules d'Anatole » livre les bases des simulations élaborées dans la salle des machines. Chacun de nos membres a été invité à enfile au moins une fois la combinaison câblée, à mettre le casque afin de s'unir à l'intelligence artificielle d'un robot pour descendre après une alarme dans les cavernes situées à une distance sûre de tout être vivant, et mesurer les failles dans la roche, contenir une fuite d'eau ou vérifier des soudures.

La postface du recueil de formules d'Anatole nous qualifie de *investigatores minores*, « chercheurs mineurs », c'est l'appellation qui correspond le mieux au mélange d'humilité et d'infinie ambition qui caractérise notre ordre.

## 4

### Semaines et offices

Anatole savait parfaitement quel genre d'église il ne contribuerait certainement pas à fonder. Il n'idéaliserait aucune perte humaine, avait-il déclaré à Petra dès son arrivée, sa vie intérieure était strictement privée, il ne rendrait compte que de ses actes. Et il chantait uniquement si le cœur lui en disait.

« On chante, ici ? »

— Jusqu'à maintenant, seulement en privé, avait répondu Petra.

— Quelqu'un s'y connaît en physique nucléaire ?

— Kurt. D'un point de vue pratique.

— Et sinon ?

— Personne. »

Anatole était physicien nucléaire. Il s'y connaissait. « Plutôt d'un point de vue théorique », dit-il à Kurt au bout de quelques semaines ; il n'avait travaillé que brièvement dans une centrale. C'était dans les années 90, il y avait donc déjà longtemps. À l'époque, les jeunes ingénieurs et les ouvriers avaient manifesté pour réclamer des primes plus élevées. Bientôt, ils s'étaient mis tout le monde à dos :



les anciens, les communistes, les capitalistes et jusqu'au président Eltsine en personne. Depuis, Anatole savait parfaitement à quel genre de syndicat il n'adhérerait certainement pas : un syndicat d'État, une tour d'acier vacillante qui au moindre remous écrase tout sur son passage, alors même que l'État auquel elle appartient n'existe plus.

«*Dunkel*», dit Betty en allemand quand Anatole lui raconta le quotidien de la centrale russe où il avait fini par devenir anarcho-syndicaliste. «Sombre histoire...»

Petra l'avait prié de prendre l'office de «chercheur» et d'enseigner la physique et ce qui l'accompagne. C'est ainsi qu'Anatole s'est lancé dans son recueil de formules et a commencé à élaborer des leçons. Jusqu'au lancement de la première simulation, Kurt et lui se sont concertés tous les jours.

«Sur quoi fonde-tu ton espoir?» lui avait demandé Betty le premier jour.

— Sur nous et notre propension au sacrifice.»

Les conditions d'admission au sein de l'ordre lui avaient d'emblée paru évidentes : pour se porter candidat, il faut avoir plus de 45 ans. Une avance sur l'héritage est à régler avec les éventuels héritiers, le reste de la fortune étant à investir dans l'ordre. Il s'agit de renoncer de façon plausible à toute possibilité de devenir à nouveau père ou mère dans cette vie.

Quand il fut question d'adopter un uniforme, Anatole plaida pour un mot en cyrillique sur la couture extérieure droite du pantalon. Le mot en question se prononçait en russe comme en allemand : «Liquidator». Le pantalon pouvait être acquis à bon prix et en grande quantité dans les stocks des syndicats paysans. C'était un pantalon d'ouvrier gris à poches noires. «Ликвидатор» : le mot aurait pour fonction de rappeler que la personne qui le portait était prête à mourir.

S'il priait, Anatole pensait aux âmes des hommes qui étaient montés sur le toit du Bloc 3 à Tchernobyl, alors que le Bloc 4 était déjà entièrement consumé ; il pensait aux ouvriers irradiés pour avoir construit le sarcophage de béton ; aux infirmières qui avaient continué de soigner les patients alors même qu'ils étaient devenues dangereuses sources de radioactivité. Personne ne pouvait nommer tous les morts, ils se comptaient par milliers, peut-être par dizaines, voire par centaines de milliers. Mais en avril de la deuxième année depuis la constitution de l'ordre, quand nous avons interrompu notre travail pour rendre hommage aux liquidateurs de Tchernobyl, Anatole a tout de même prononcé quelques noms.

Il avait rejoint l'ordre parce qu'il ne voulait plus appartenir à un État capable d'envoyer à la mort des milliers de personnes en les laissant dans l'ignorance. Il y avait urgence et il fallait bien que quelqu'un fasse ce qu'il y avait à faire.

Kurt était du même avis, mais il avait une meilleure opinion des centrales nucléaires, des États et des églises. Au début, il témoignait même une certaine confiance vis-à-vis du consortium. Un groupe appartenant au consortium exploitait un réacteur non loin de notre base. Kurt y avait travaillé pendant des années. Le jour où un différend l'opposant à son supérieur direct avait compliqué son travail, il s'était vu proposer une place de concierge dans une succursale tout juste créée. C'est ainsi qu'il avait quitté son poste dans la centrale pour s'occuper des bâtiments de notre ordre dans la vieille carrière, le corps principal et la salle des machines. Au jardin, il travaillait coude à coude avec Betty Wang. Il connaissait mieux les sols, et les légumes. Elle était physiquement plus forte que lui. Il ne s'y était pas attendu.

Dans la centrale, Kurt avait pris l'habitude de se confronter à la frénésie avec calme. C'était la seule façon

d'éviter tout accident, répétait-il sans cesse à Petra qui ne se déplaçait qu'en claquant des talons et trébuchait sans arrêt. Betty, elle, le savait bien. Elle venait d'un pays où l'on disait de ceux qui tombaient d'une échelle, dégringolaient dans les escaliers ou cassaient une assiette: « Il a voulu aller trop vite. » *Nöd jufle* est l'une des rares expressions alémaniques qui s'était fait une place dans l'anglais qu'on parlait quotidiennement au sein de l'ordre: pas de hâte, y a pas le feu, *don't hurry*.

Kurt ne travaillait pas lentement, mais à un rythme constant. Avant de reposer un outil, il vérifiait soigneusement qu'il y avait de la place. Et il ne prenait rien avant de s'être assuré qu'il s'agissait bien de l'instrument qu'il avait imaginé. Il était capable d'observer avec attention et pendant des heures quatre écrans en parallèle, sans somnoler ni rien devoir pianoter sur un clavier. Dans les tâches routinières, ses gestes avaient la même précision que s'il avait été une machine. Automatiques, mais pas irréflechis.

Au jardin, lors du désherbage, il veillait à ce que les racines des plantes choisies, et donc épargnées, ne soient pas blessées. Il avait les sarclages chaotiques en horreur. Betty et lui partageaient la même devise: « Toujours garder la tête à la tâche. »

« Il suffit que tu te trompes de soupape et la pression augmente. Tu confonds deux tonneaux, et hop, la matière radioactive s'écoule au mauvais endroit. Les petites erreurs s'enchaînent, on ne peut pas encore parler de catastrophe, mais la radioactivité grimpe, la nervosité aussi, et avec elle les sources d'erreurs se multiplient. Dans ces cas-là, il faut garder la tête froide. Sans quoi, le soir venu, ils te la raseront, cette tête, histoire d'éviter que tes propres cheveux t'irradient. Tu sors du travail avec l'air d'un détenu, et tu sais que la dose générale dans ton corps a encore considérablement augmenté. Et que si ça

continue comme ça, ils te renverront bien avant l'âge de la retraite. »

Kurt avait travaillé dans la centrale nucléaire située à proximité, mais aussi en France. Il avait aidé à démonter un réacteur hors d'usage, avant de revenir chez lui où il avait eu affaire à ce supérieur beaucoup plus jeune que lui, qui lui servait des formules toutes faites et préconisait de nouveaux critères d'évaluation. S'étaient ensuivis plusieurs perturbations et des maux de dos. La vie dans le cloître l'en avait vite débarrassé. Betty lui avait montré des exercices. Au jardin aussi, il pouvait exécuter chaque mouvement avec concentration, fléchir les genoux, soulever la brouette, pour épargner ses forces et renforcer ses muscles. Bientôt, l'ordre dans son ensemble se mit à faire de la gymnastique avant le petit-déjeuner. De temps en temps, Kurt et Betty offraient le spectacle d'un combat.

Ils n'avaient tout de même pas réussi à transmettre aux autres membres fondateurs leur passion pour leur film de kung-fu préféré: *Retour à la 36<sup>e</sup> chambre de Shaolin*. (Un film dont le titre chinois – 少林搭棚大師 – fut interprété à tort par un journaliste comme le nom secret de l'ordre.) Ce film était une belle illustration de son propre principe, avait dit Kurt à Petra: un jeune homme du nom de Ah Chieh pense n'avoir aucune chance d'être accepté dans un monastère. Alors, il essaie de s'y introduire par ruse, mais il est démasqué. Au lieu de le renvoyer, le moine responsable le condamne à construire un échafaudage tout autour du monastère. Pendant trois ans, Ah Chieh travaille à l'échafaudage qu'il construit tout seul avec des tiges de bambous, les liant en croix grâce à des nœuds solides; bientôt, il est capable d'assembler deux tiges en rêve. Personne ne l'initie aux secrets, aucun maître ne lui montre quoi que ce soit; mais depuis son perchoir de bambous, il observe les moines qui s'entraînent dans la

cour. Et tandis que ses mains poursuivent d'elles-mêmes le travail, les exercices des moines coulent dans ses mouvements. Pendant des mois, il s'entraîne sur l'échafaudage, il est toujours plus fort, toujours plus agile. Jusqu'à devenir, à son insu, un lutteur accompli. Au style singulier: personne ne ligote comme lui ses adversaires aux meubles, aux colonnes et piliers.

Petra aimait l'idée que Kurt et Betty associaient à ce film. Mais dans la cuisine, elle continuait de briser de la vaisselle parce que ses pensées dérivait et que ses mains se mettaient à faire autre chose au beau milieu d'une tâche. Elle s'entraînait avec les autres, mais à peine avait-elle mis un pied au potager qu'elle pensait aux comptes en banque, à la fuite dans le toit ou au gel à venir. Et déjà la racine d'une roquette vieille de plusieurs années était coupée en deux. Elle avait pourtant espéré trouver un peu de sérénité en rejoignant l'ordre. «Mener une vie paisible...», avait dit le référent dans le bar de Hong Kong. Après avoir signé tous les contrats, Petra n'avait plus beaucoup entendu parler du bureau central, et pourtant il lui semblait que toute la nervosité du consortium se déchargeait sur leur communauté. À chaque étape de la planification, le consortium rencontrait de nouveaux problèmes techniques et d'organisation liés au dépôt profond des déchets nucléaires. Il fallut des mois à Petra avant de pouvoir se convaincre que l'ordre serait en mesure de s'autofinancer. Dans ces premiers temps, elle avait beau se poster fidèlement tous les matins derrière Betty pour imiter ses mouvements lents, inspirer et expirer profondément par le ventre, balancer les mains comme si elles étaient mues par des forces supérieures, à peine avait-elle expulsé de sa poitrine le souffle éternel du monde que les soucis l'assaillaient. La nuit, elle restait longtemps étendue sans pouvoir fermer l'œil – jusqu'au jour où le premier million fut

rassemblé et où Céline proposa une pentatonique osée. Non que Céline s'intéressât beaucoup aux gammes pentatoniques et aux élégies et chants des anciens Chinois. Tout ce qui était méditatif la rendait nerveuse. Mais Betty lui avait communiqué son obsession pour le chiffre cinq. Elle établit donc cinq pistes sonores: des bruits métalliques, des chants d'oiseaux, des bourdonnements et des coups; parfois quelqu'un chantait avec elle. Anatole avait une magnifique voix de basse.



# Annette Hug Tiefenlager

Roman

Wunderhorn

Die Arbeit an diesem Roman wurde von der Stadt Zürich mit einem Werkjahr und von der Robert Bosch Stiftung im Rahmen des Programms »Grenzgänger China – Deutschland« unterstützt.

Die Publikation des Romans wurde von der Fachstelle Kultur Kanton Zürich unterstützt.



**Kanton Zürich**  
**Fachstelle Kultur**

© 2021 Verlag Das Wunderhorn GmbH  
Rohrbacherstrasse 18, D-69115 Heidelberg  
[www.wunderhorn.de](http://www.wunderhorn.de)

Alle Rechte vorbehalten. Kein Teil des Werks darf in irgendeiner Form (durch Fotografie, Mikrofilm oder ein anderes Verfahren) ohne schriftliche Genehmigung des Verlags reproduziert werden oder unter Verwendung elektronischer Systeme verarbeitet, vervielfältigt oder verbreitet werden.

Gestaltung & Satz: philotypen  
Druck: NINO Druck GmbH,  
Neustadt/Weinstrasse  
ISBN: 978-3-88423-649-9



Annette Hug

*Tiefenlager*

Roman

大隱隱朝市

*Große Einsiedler verbergen  
sich in der Stadt*

Wang Kangju

Wunderhorn

Bald werden wir in Ruhe arbeiten. In neuen Häusern. Dort beginnen wir nicht von vorn, denn die Ordensregel steht. Sie ist aus unseren Fehlern gewachsen. Auch die Zahlen stimmen. Was wir einander bisher zugeflüstert oder vorgetragen, was wir aufgeschrieben, berechnet oder gesungen haben, auch was wir uns immer wieder ausgemalt haben, stelle ich hier zur Verfügung.

Mit einem glücklichen Zufall hatte alles begonnen. Hongkong war der perfekte Ort dafür, denn dort kreuzten sich viele Wege. Es war ein Kommen und Gehen aus allen Richtungen. Zwischen den Wolkenkratzern des zentralen Bezirks besetzten Frauen in Freizeitkleidung die Gehsteige, die Parkanlagen, Sitzbänke, die Unterführungen und die abgesperrte Chater Road. Sie saßen auf Pappkartons und in Zelten, hatten sich in Decken gewickelt und mit Mützen bewehrt gegen den Wind, der im Januar richtig kalt geworden war. Eine seltsame Thermik sorgte dafür, dass die Böen zwischen den hohen Fassaden abfielen, aber auch waagrecht über den Teer fegten. Die Fußgängerpassage unter dem Turm von HSBC wurde zum Windkanal.

Die Frauen in Freizeitkleidung waren Hausangestellte und kamen aus den südlichen Nachbarländern. Sie hatten jeden Sonntag frei, aber keine eigenen Räume, um sich darin aufzuhalten. Also verbrachten sie Stunden im Zentrum der Stadt. Sie saßen nicht nur auf, sondern auch zwischen Pappkartons. Wände wurden aufgerichtet und mit dem Kartonboden vernäht, man versammelte sich in dachfreien Zimmern. Und doch auf offener Straße. Leises Gemurmel war zu hören und Musik aus verstärkten Mobiltelefonen, oft brach in einem Kabäuschen Gelächter aus.

Auch ein Tunnel, der die Chater Road mit der Uferpromenade verband, war dicht besetzt. Frauen massierten sich gegenseitig. Thermoskannen und Ghettoaster heizten die Luft auf. Wer wollte, nahm einen Aufzug, um aus der Menschenmenge in die Höhe zu gelangen. Eine Passerelle gab den Blick frei auf das Ufer und das aufgeraute Wasser der Bucht. Dahinter erhoben sich die

matt glänzenden Fassaden von Kowloon. Rolltreppen führten von der Passerelle hinab auf Rasenflächen. Auch dort saßen Leute eng beieinander und duckten sich. Größere Gruppen trotzten dem Wind und der Kälte durch Bewegung. Streng choreographiert und trotzdem elegant sprangen sie auf, warfen die Arme von sich, schwingen den Kopf hin und her und traten an Ort. Der Wind zer- schlug die Musik, zu der sie tanzten.

Vier Gestalten nah am Ufer hoben sich still von allen anderen ab. Ihre Bewegungen passten nicht in die Sze- nerie. Da turnte jemand vor, der an einen chinesischen Stadtpark in den frühen Morgenstunden erinnerte. Schwer zu sagen, wie alt die Person war; eine grellblaue Strähne fiel über ihr kurz geschnittenes, schwarzes Haar. Die Arme bewegte sie unerhört langsam hin und her, waagrecht auf Schulterhöhe, auch im Rumpf drehte sie sich nach links, dann wieder nach rechts. Übungen, die sonst nur von Rentnerinnen und Rentnern ausgeführt wurden, brachten eine seltsame Ruhe in den Wind und in die verschlepperte Musik. Wobei die drei Frauen, die alles nachturnten, aus dem Takt fielen. Eine täuschte sich in der Richtung, eine andere hob den falschen Fuß. Dank der Leiterin strahlte das Grüppchen trotzdem Geschlos- senheit aus.

Über eine Rolltreppe kam eine Frau im Hosenanzug auf die Rasenfläche, bewegte sich in ungeeignet elegan- ten Schuhen über den Rasen und reihte sich hinter der Frau mit der grellblauen Strähne ein. Ihre Handtasche sank zu Boden, bevor sie mit den andern in die Knie ging, die Beine weit auseinander. Bald gerieten auch ihr die Richtungen und Füße durcheinander.

Als die Vorturnerin ihre Übung beendet hatte, drehte sie sich um und stockte, sah die Fremde in ihrer Gruppe überrascht an. War das Pierina, Pina – oder hieß sie Petra? Wie kam sie auf einen Rasen in Hongkong?

»Betty Wang?«, fragte die Frau im Hosenanzug. Sie hieß tatsächlich Petra.

Vor langer Zeit hatte sie sich in Manila mit Kleinstkre- diten beschäftigt, mit mühsam berappten Darlehenskassen in Armenvierteln. Im Hinterzimmer eines gekühlten Büros hatte sie Zahlen von Handlisten in Excel-Tabellen übertragen, Anträge und Auswertungen in europäischen Jargon übersetzt. Neben ihr war damals eine Studen- tin der Krankenpflege gesessen, die für etwas Geld Pro- tokolle abtippte. Betty Wang. Beide waren knapp über zwanzig. Der Kalte Krieg war gerade zu Ende gegangen.

Ein Vierteljahrhundert später zogen sie von der grünen Uferpromenade Hongkongs in einen Kaffeela- den. In einer verborgenen Nische saßen sie zwischen Bücherregalen und versuchten sich zu erinnern. Als sie sich kennengelernt hatten, war in der Nähe von Manila gerade ein Vulkan ausgebrochen. Eine seltsame Stille hatte sich auf die Stadt gelegt. Die Haare von Menschen, die sich im Freien aufhielten, färbten sich weiß. Ströme von Schlamm begruben Dörfer unter sich. Amerikani- sche Kampfflugzeuge, die unter dem Vulkan stationiert waren, verloren ihre Konturen unter dichtem Grau. In jenen Tagen hatten Betty und Petra in einem Bus geses- sen, der über Land fuhr. In Hongkong erinnerten sie sich an kein Ziel. Nur ans Wippen auf den gefederten Sitzen. Kullernd. Und dass sie es beide begrüßt hatten, plötz- lich weiße Haare zu haben. Gerne wären sie abgeklärt gewesen, weise und imstande, Eruptionen von Vulkanen, Militärgewalt und Volkszorn vorauszusehen.

Persönlich war Petra von Gefühlsausbrüchen getrie- ben. Weil sie sich verliebt hatte, war sie in Manila gelan- det. Im gekühlten Büro, in dem sie Arbeit gefunden hatte, trug sie eine alte Angst ab. Einen guten Teil ihrer Kindheit war sie davon ausgegangen, dass ein Atom- krieg ihr Leben früh beenden würde. Eine Bombe war

angekündigt. Feuersbrünste würden den europäischen Kontinent verheeren, hatte sie gehört, und jeder Donner weckte fortan die Erwartung, dass der Himmel bersten könnte. Bomben einzumotten, schien ihr jahrelang das Wichtigste auf der Welt. Es erfüllte sie mit tiefer Freude, dass die amerikanischen Kampffjets in der Nähe von Manila unter Vulkanasche verschwanden. Von Gesetzen, die Börsenkurse mit Hunger und Truppeneinsätzen verbanden, meinte sie eine ungefähre Ahnung zu haben und beim Übertragen von Handnotizen in Excel-Tabellen entdeckte sie, dass sie den Zahlen, die sie prüfen konnte, mehr vertraute als allen Worten. Wenn sich wirklich Geld verschob, Eigentümer wechselten und ungeahnte Ausgaben finanzierbar wurden, sah Petra tieferen Sinn, Besänftigung und Möglichkeiten von Glück. Das Wohlstandsgefälle wollte sie Posten um Posten abtragen. Und sie gewann Freundinnen. In Bierschuppen und privaten Gärten trafen sich damals Studentinnen und Studenten aus der Stadt, aus den Provinzen und aus Übersee, Juristen, die gerade ihre ersten Fälle betreuten, verarmte Töchter auf der Suche nach einer Aufgabe, angehende Expertinnen aus Japan, Nepal oder Vietnam, verquere Ökonomen; alle sprachen irgendwie Tagalog oder Englisch. Die meisten protestierten auch gegen die Regierung, die ihnen mutlos und korrupt erschien. Sie verketteten sich in Viererreihen, die Arme schmerzhaft eingehakt, bewaffnete Polizisten im Blick, und sie diskutierten nächtelang, man durfte in jenen Bierschuppen abschweifen beim Erzählen, den Faden verlieren, weil ihn bestimmt jemand anders aufnehmen würde, irgendwann kam das Gespräch zurück zur Frage, was zu tun sei. Jetzt, da der Kalte Krieg zu Ende gegangen war. An einigen Orten der Welt, zum Beispiel in Manila, hielt die Hoffnung auf einen großen Frieden an. Fernen Massakern sah man ungläubig zu.

Betty Wang trug ihr Haar damals hüftlang. Sie studierte Krankenpflege, sah dem Berufsalltag in blassgrüner Uniform mit gemischten Gefühlen entgegen. Stumm und steif stand sie dabei, wenn andere in einem privaten Garten tanzten. Nur wenn die Nächte lang wurden, kam Betty manchmal ins Reden. Einmal sagte sie klar und deutlich, dass sie für nichts in der Welt zur Waffe greifen würde. Petra erinnerte sich an den Eklat: Betty wurde von einer älteren Dame gescholten, gab laut zurück, stieß dabei Worte aus wie Pressluft, die sich in jahrelanger Ehrerbietung angestaut hatten. Und sie übernachtete manchmal wie Petra im Büro. In einem kleinen Hinterzimmer wurden Seegrasmatten ausgerollt. Darauf lagen auch drei Kinder und eine Mutter. Kleine Jungen, noch nicht acht Jahre alt, sprangen herum, als sei der harte Flur ein Trampolin, sie ließen sich auf die kreischenden Frauen fallen. Bevor sie nicht in eine Wand gekracht und laut weinend zusammengesackt waren, fielen sie nicht in den Schlaf. Daran erinnerte sich Betty, in der hintersten Nische eines Kaffeeladens in Hongkong.

Als der Kalte Krieg zu Ende gegangen war, zogen die amerikanischen Truppen aus den Philippinen ab. Patrioten aller Couleur jubelten, auch Frauenverbände und Kreditgenossenschaften. In ihren Büros wurde gefeiert. Dann standen Mütter vor der Tür und sagten: »Wir haben mit euch die Amerikaner vertrieben, jetzt hungern unsere Kinder.« Aus den verlassenem Bars der Truppenstützpunkte waren sie in die Hauptstadt gezogen und quartierten sich in Hinterzimmern ein, übernahmen Hausarbeit, die auch in Büros anfiel. Nachts breiteten sie Seegrasmatten aus und gewährten den jungen Angestellten Obdach, wenn allgemein gewarnt wurde; damals, als Betty und Petra gleichzeitig den nächtlichen Heimweg scheuten, machten Polizisten Jagd auf junge Frauen, die zwischen elf und ein Uhr nachts ihre Schicht beendeten.



In Hongkong erinnerten sich beide ohne Schrecken an die Mordserie. Ihre Angst hatte sich in der Erinnerung an die springenden und lachenden Jungen aufgelöst.

»Unglaublich schlecht erzogene Kinder«, sagte Betty.

Petra sprach kurz von beruflichen Stationen: Sie hatte oft die Stelle gewechselt. Mit vierzig hatte sie begonnen, Ratschläge zu erteilen. Sie berechnete Zukunftsaussichten und Alterskapital, reiste von Land zu Land. Nach Hongkong kam sie häufig. Wenn sie einmal nach Hause zurückkehrte, wohnte sie dort in einer Pension.

Mütter waren gestorben. Petra sprach davon, dass die Luft zum Atmen dünner geworden sei. Betty nickte, als sei ihr das Gefühl bekannt.

»Liebe?«

Betty schüttelte den Kopf und kam dann auf das Hinterzimmer jenes Büros zurück: »Da war doch auch das kleine Mädchen ...«

»Hieß sie Baby Lu?«

»Die Jungen waren eingeschlafen, da stand sie vorsichtig auf. Sie kam auf uns zu und sagte ganz leise, fast flüsternd: ›Ratet mal, wer ich bin!‹ Sie schien selbst gespannt auf die Antwort. Und wusste nicht: Würde sie gleich jemand anders werden? Noch bevor wir antworten konnten, sagte sie: ›Ich bin ...‹, hielt den Atem an. Ein einziges Wort würde ihr einen neuen Körper bescheren. ›Ich bin ein Vogel‹, sagte sie mit aufgerissenen Augen, ausgestreckten Armen. ›Guten Abend, Frau Vogel‹, sagten wir leise, um die Jungen nicht aufzuwecken. Daran habe ich oft gedacht: An den Blick in ihren Augen. Ich habe sie beneidet um den Schauer und den Mut, mit dem sie sagte: ›Ich bin ein Vogel.‹ Immer wieder sagte sie das, zwanzig, fünfzig Mal. Der Zauber schwächte sich nicht ab.«

Petra erinnerte sich nicht an die Szene, aber das Gesicht des Mädchens sah sie deutlich vor sich. In jenem

Hinterzimmer schien alles ausgesetzt, was unaufhaltsam und zermürend seinen Lauf nahm: Morde und Truppenverschiebungen, heiser gebrüllte Reden. Betty entzog sich den politischen Wallungen. Aus dem Büro wechselte sie in einen strengen Schichtplan. Mit leisem Neid hörte Petra, dass Betty mehr als fünfzehn Jahre im selben Spital gearbeitet hatte.

»Das, was ich da machte, war immer notwendig.«

»Und jetzt, in Hongkong?«

»Kein Vergleich.«

Zum ersten Mal blitzten Bettys Augen auf, als stünde sie wieder kampfbereit in einer Menge, die ihr gespannt beim Streiten zusah. Hongkong sei ein Patient auf der Intensivstation, er werde mit Pumpen am Leben erhalten, alles sei auf Dialyse durch künstliche Nieren angewiesen, auf Sauerstoffzufuhr, Impulse fürs Herz. Würde man die Maschinen alle auf einmal abstellen, wäre der Patient sofort tot. Der Umstieg auf die eigene Atmung müsse sorgfältig eingeleitet werden. Wie überall. Einen sachten Ausstieg aus der künstlichen Überhitzung der Welt skizzierte sie und wirkte zuversichtlich. Sie würde gern wieder in einem High-Tech-Spital arbeiten, in einer internationalen Organisation vielleicht auch, egal wo auf der Welt. Seit zwei Jahren sei sie ohne Uniform, beruflich in der Schwebel. Hongkong sei der falsche Ort für das Leben, das sie sich noch vorgenommen habe.

»Wir könnten zusammen ein Kloster gründen«, sagte Petra.

So sind wir in die Welt gekommen. Hätte Betty in jenem Moment gelacht oder das Gesicht verzogen, dann gäbe es uns nicht. Sie blickte aber ausdruckslos, doch irgendwie offen, sonst hätte Petra nicht den Mut gefasst, von einem Plan zu erzählen, den sie seit einem Tag und einer Nacht in Erwägung zog. In einem schwachen Moment war er ihr zugefallen.

Sie hatte in Hongkong über die Zukunft von Altersrenten diskutiert, in wechselnden Sprachen. Prognosen gingen weit auseinander. Zahlen wurden an die Wand projiziert, die niemand belegen konnte. Trotzdem wurden sie von markigen Worten begleitet, von großen Tönen. Petra versackte. Lustlos saß sie da, stahl sich dann weg, verirrte sich in die Zwischenebene eines Hochhauses, das an Plattenbauten erinnerte – dort habe sie sich nicht verloren gefühlt, erzählte sie uns später, mit plötzlicher Neugier habe sie die Reste vergilbter Klebestreifen an den Wänden betrachtet und die erstbeste Tür geöffnet. Sie trat auf den spiegelnden Boden einer Einkaufspassage, ging durch eine Parfumwolke in die Partymeile, dort lockte eine mexikanische Bar mit freien Hockern. Und da saß auch schon ein anderer Teilnehmer der Konferenz, ein alter Bekannter, Spezialist für die Berechnung von Wahrscheinlichkeiten. Später nannten wir ihn »den Zuständigen«, irgendwann konnten wir seinen Namen nicht mehr aussprechen, ohne zu fluchen.

In Hongkong trank er mit Petra eine Flasche Wein, dann härtere Absacker. Der Alkohol sorgte dafür, dass Statistiken entgleisten, Gedanken bewegten sich sprunghaft. Die Suche nach Gesetzen, die ihnen die Zukunft der Arbeitslosenraten, der Sterblichkeit und der Zinssätze in klaren Formeln vermitteln würden, betrieben sie nur noch als Spiel. Wenn andere im vollen Ernst die Entwicklung der mittleren Einkommen auf Punkt und Komma vorhersagten, lächelten sie müde. Der Bekannte hörte geduldig zu, als Petra von einem alten Chinesen erzählte, den sie gerade las. Ein verbannter Beamter, ein Verrückter, der nicht mehr wusste, wer er war. Seit es Kaiser gab im Reich der Mitte, hoben sie Untergebene aus dem Amt. Schickten sie in hinterste Provinzen. Und da entdeckten die Verbannten endlich den Regen und den Mondschein. Sie schrieben richtig schöne Bücher.

Petra gestand dem Bekannten ihren absurden Wunsch, ein Kaiser möge sie ihres Amtes entheben. Am Nebentisch gröhlten Rugbyspieler.

»Aber Du darfst die Institutionen nicht aufgeben«, entgegnete der Spezialist für Wahrscheinlichkeiten.

Ein Konsortium, für das er manchmal arbeite, stehe kurz davor, ein altes Problem für immer zu lösen. Er sprach von Energie und von Stoffen. Petra gab sich einen Ruck und versuchte sich Sätze ins Gedächtnis zu rufen, die sie gerade eben, aber nur undeutlich vernommen hatte. Dazu schloss sie die Augen und meinte, in ein Loch zu fallen. Er beschrieb Kavernen. Richtig wach wurde sie, als sich seine Hand schwer auf ihre Schulter legte. Sie hob die Augen, um dem Bekannten direkt ins Gesicht zu blicken. Er sagte: »Ehrlich. Du kannst ein geruhsames Leben führen und damit die Welt retten. Überleg Dir das.«

Am nächsten Morgen fand Petra ein Konzeptpapier auf ihrem Rechner. Sie las es beim Frühstück. Nach dem technischen sei das menschliche Problem zu lösen. »Vision: Kein Mensch wird durch die Strahlung eines Endlagers für nukleare Abfälle getötet.« Sie erinnerte sich vage, dass an der Bar auch Ausnahmen zur Sprache gekommen waren und die Gefährdung von Mäusen. Das Wort »Opfer« war Petra ungut in Erinnerung geblieben. In der Skizze folgten nun mehrere Passagen, die vom Allgemeinen zum Konkreten abstiegen, vom »Outcome« zu »Grenzwerten« und zur Notwendigkeit, die Gefahren des Atom Mülls den künftigen Generationen, Völkern oder Spezies zu übermitteln. Die Frage war: wie?

»Ways and means: Zur Umsetzung der Ziele wird ein Orden gegründet.«

Der Autor erlaubte sich einen Ausflug in die Geschichte, Petra las von irischen Wandermönchen, die im verheerten Europa am Rande der Zeit Abteien grün-

deten. »Ein Kloster ist die zuverlässigste bisher bekannte Methode, Wissen zu sichern und von Generation zu Generation zu übermitteln«, stand in der Skizze. »Zielgröße: eine Million Jahre.« Dann würde die Strahlung nicht mehr gefährlich sein. Ein Orden würde die Zeit überdauern und gegen die Gefahren warnen, die einem Endlager blühten: Erdbeben und Verblödung, Bandenkriege oder Meteoriteneinschlag, Korrosion.

»Do no harm: Das Konsortium legt Wert darauf, mit diesem Projekt keine zusätzlichen Gefahren in die Welt zu setzen. Jede Form von Fanatismus ist zu vermeiden.« Ausgeschlossen sei, an bestehende Organisationen anzuknüpfen. »Respekt vor der Wissenschaft wird vorausgesetzt«, hatte der Bekannte an der Bar betont und war dann zur Sache gekommen, seine Hand angespannt am Glas. Sie, Petra, entspreche nicht ganz, aber doch weitgehend den Kriterien, sie kenne sich mit Wahrscheinlichkeitsrechnung aus, habe Führungserfahrung und Phantasie, sei ungebunden und wirtschaftlich bewandert, betriebs- und hauswirtschaftlich, der Orden müsse einen Alltag entwickeln, unabhängig werden, nach zwei Jahren selbsttragend.

Betty Wang las das Konzept im Kaffeeladen. Auf dem kleinen Bildschirm von Petras Telefon stachen die Zwischentitel grün hervor. Betty nickte da und dort, lächelte auch. Schließlich wollte sie über alles nachdenken und fragte: »Wie soll der Orden denn heißen?«

»Das weiß ich nicht.«

»Hüter des Ewigen Feuers?«

Petra schüttelte zaghaft den Kopf.

3.

In Europa lud der Zuständige zu Verhandlungen ein. Er präsentierte eine Liegenschaft. Den Namen, den er provisorisch gewählt hatte, ließ Petra in den Verträgen stehen. Sie nannte ihn aber nicht, wenn sie mit Betty über den Orden nachdachte. Niemals sprach sie von einer »Arbeitsgruppe Transtemporaler Kompetenzerhalt«.

»Amselverein« steht in ihrem Tagebuch. Sie notierte wenig zu den Entscheidungen, die sie traf, aber viel zur Natur. Im Sommer '15 sah Petra das Stammhaus zum ersten Mal und besuchte es vor dem Einzug öfters, saß gern in seiner Nähe unter einem Nadelbaum. Die ersten zwei Jahre des Ordens hielt sie in kleinen Beobachtungen fest.

Auf einen langen trockenen Sommer, in dem Wespen halbreife Birnen aushöhlten, folgte ein Herbst, aber kein Winter. Das Gras wuchs auch im Januar und Wühlmäuse fielen in die Bienenstöcke ein, ließen sich nicht totstechen, fraßen Waben leer. Petra erwartete den Frühling ungeduldig. Aber es wurde dann doch noch Winter, Schnee fiel bis weit in den April. Fröstelnd saß sie unter Mirabellenblüten und träumte von einem Jahreskreis, der den Orden aus der Zeit hob. Es sollte immer Blüten geben im Frühling, man würde sich immer hinsetzen und sie bewundern können:

»... jedes Jahr werden die Perseiden zu sehen sein im Sommer, irgendwann Mitte August wird der Himmel nachts aufklaren, Sternschnuppen werden in lockerer Folge Glück versprechen. Es wird etwas zu ernten geben im Herbst, man wird sich nicht unterkriegen lassen, die Kartoffeln feiern, das Obst einlagern und ausgiebig trinken unter dem Mond, der im September, Oktober, November besonders groß und klar erscheint.«

Als Betty zusagte, nach Europa zu ziehen, wurde Petra zur Geschäftsführerin einer juristischen Person ernannt. Der Zuständige versprach, als guter Geist im Konsortium zu wirken und dem Orden von oben her zuzudienen. Das Stammhaus lag in einem ehemaligen Steinbruch im Wald versteckt, weit ab von allen Feldern. Am Eingang der weiten Grube waren die Hänge beidseitig abgerutscht und schlossen den Hof fast vollständig ein. Den einzigen Sonnenhang, einen Schotterkegel, hatte der Bauer, der hier siedelte, terrassiert. Er sei ein Spinner gewesen, hieß es im Dorf, und ein Verräter, sonst hätte er dem Konsortium nicht freiwillig Land verkauft.

Als Betty und Petra im Oktober '15 den Hof bezogen, nannten sie sich »Müllmänner«. Betty lernte Deutsch. »Wir sind hier die Müllmänner«, sagte sie häufig, etwas ironisch, aber das änderte sich, als tatsächlich Männer dazustießen. Von nun an wurden im Alltag die neutralen englischen Namen »trashers« und »dumpers« verwendet. Der Müll, dem der Orden seine Gründung verdankt, hieß und heißt manchmal Abfall, Ressource, Dreck, Güsel, Grümpel, Schrott, Kehricht, Wertstoff, Ramsch, rubbish, waste, Schutt oder einfach Rest. Dass ein Ordensmitglied irgendwann begonnen haben soll, von Reliquium zu sprechen, ist nicht wahr.

Tief unter dem Stammhaus zieht sich eine dunkle Gesteinsschicht durch den Grund, sie ist 174 Millionen Jahre alt und beweglich. Es ist ein Wundergestein mit einem schönen Namen: Opalinuston. Schlägt man eine Höhle in diese Schicht und legt einen Behälter hinein, gießt Mantelmaterial in die Lücken, dann wird auch der Stein ein klein wenig aufquellen. Er wird den strahlenden Inhalt abschotten wie in einem uralten Bauch.

Vor zehn Millionen Jahren wurde dieses dunkle Band hochgehoben; mehrere, parallel laufende Bergketten haben sich gebildet. Dann krochen die Gletscher von

Süden heran, deckten die Gegend zu. Sie schoben Geröll vor sich her, das zurückblieb, als die Gletscher schmolzen. Moränenhügel liegen jetzt quer, manchmal parallel zu den älteren Bergketten, ein unübersichtliches Hügel-land mit breiteren und schmaleren Tälern ist entstanden. Die Flüsse und Bäche halten sich nicht an die Täler, die schon da sind, sie brechen durch die Hügelzüge, fressen sich neue Quertäler, ruhig liegt nur der Opalinuston, tief unter allem Land, das Wirtgestein. Es soll den strahlenden Müll aufnehmen und ewig sichern.

Südlich des Rheins, der sich durch dieses Hügelland zieht, werden die Bauarbeiten in zehn Jahren beginnen – es sei denn, die Pläne des Konsortiums würden von wirtschaftlichen Schwierigkeiten oder einer Volksabstimmung durchkreuzt. Seit Kurzem wissen wir, dass auch nördlich des Rheins ein Lager gebaut werden könnte. Im Tongestein. Rund um den Globus suchen Konzerne einen sicheren Ort. Und wir machen uns bereit für die vollständige Dokumentation. Wir sammeln uns und fragen, wie die Eigenschaften der Tiefenfracht festzuhalten seien. In einem universalen Code? In allen möglichen Sprachen?

Wenn beim Stammhaus irgendwann die Baumaschinen auffahren, werden wir das aus der Ferne verfolgen, denn wir haben uns vorzeitig zerstreut. Auf drei Kontinenten halten wir unseren Tagesablauf ein und erinnern uns an einen Satz, den Petra unter Mirabellenblüten gesprochen hat: »Einfach zu dauern, scheint mir Aufgabe genug.«

Das Stammhaus steht uns noch klar vor Augen, wir träumen alle davon. Kurt kannte es am besten. Er wurde anfangs als Hausmeister verpflichtet, als Angestellter, und ist dem Orden dann unverhofft beigetreten. Mit Anatol, der als vierter ankam, arbeitete er im Simulator. Als die Pioniere ihre Ämter benannten, erhielt

Kurt den Titel »Maschinist«. Er sorgte für den Hof mit allem Drum und Dran.

Der Bauer, dem das Land gehört hatte, war in den 1960er Jahren ermuntert worden, sein kleines Haus im Dorf zu räumen und auf freiem Feld technisch aufzurüsten. Da er kein Ackerland verbauen wollte, zog er in den ehemaligen Steinbruch. Dort ließ er eine Maschinenhalle errichten, einen großen Stall und ein Einfamilienhaus. Letzteres war zu klein für den Orden. Kurt baute den Keller aus, als sich Anatol angekündigt hatte, und als auch Céline anreiste, wurde der Dachstock isoliert und wohnlich eingerichtet. Petra ging Kurt zur Hand, wo sie konnte, Betty kümmerte sich um den Garten. Viel studiert haben alle, gelesen, gerechnet und geschrieben. Die Ersten Fünf gingen davon aus, dass sie zu wenig wussten. Sie wollten alles besser verstehen und genossen es, dass sie dafür unglaublich viel Zeit hatten.

»Ein Kloster lagert kein totes Wissen«, versprochen sie den Neuen, die sie anwarben. »Jede Generation wird übersetzen, anreichern und prüfen. Wir werden immer wieder die richtigen Sprachen finden.«

Im Sommer '16 kamen zehn Neue dazu. Wir füllten die Ämter auf, sorgten für neue Einnahmen und erhöhte Aktivität. Auch Streit brach aus. Aber wir fanden wieder zur Einheit, legten Regeln fest. Die meisten von uns nahmen nicht wahr, dass sich ein Zerwürfnis mit dem Konsortium anbahnte. Nur wenige bekamen die Nachrichten zu Gesicht, die Petra mit der Finanzabteilung unserer Auftraggeber wechselte. Bis die bekannt gaben, unser Versuch sei gescheitert. Da schrieben wir den Frühling '17. Das Gebilde, das uns konzipiert hatte, schien weit weg. Unter uns sprachen wir nur noch abfällig von den Konsorten. Den Namen des Zuständigen sprachen wir gar nicht mehr aus. Die uns geprüft haben wollen, hatten keine Vorstellung davon, was bei uns gedieh. Sie ver-

standen nicht, was es heißt, ein Gelübde abzulegen, sein restliches Leben einer Aufgabe zu widmen. Sie konnten uns nicht abschaffen.

Wir finden neue Brüder und Schwestern. Wer irgendwo aufgerieben wird zwischen panischer Hektik und ängstlicher Starre, findet bei uns eine Insel der Vernunft. Wir lernen und arbeiten. Was uns antreibt, findet sich in klassischen Werken von Irmtraud Morgner und Alexander Kluge, auch im altchinesischen Zhuangzi, es zeigt sich in morgendlichen Übungen, in Losungen und Lektionen, in den Regeln der Gemeinschaft. »Anatols große und erweiterte Formelsammlung« liefert die Grundlage für Simulationen, die zuerst in der Maschinenhalle des Stammhauses Gestalt annahmen. Jedes Mitglied musste dort in einen verkabelten Anzug schlüpfen, einen Helm aufsetzen, sich mit dem digitalen Hirn eines Roboters vereinen, nach einem Alarm in Kavernen absteigen, in sicherem Abstand von jedem Lebewesen Risse im Fels vermessen, einen Wassereinbruch bekämpfen oder Schweißnähte prüfen.

Im Nachwort von Anatols Formelsammlung steht die Bezeichnung »Mindere Forscher«, die dem Orden, seiner Demut und seinem unendlichen Ehrgeiz am besten entspricht.